

COMPTE-RENDU, concert. SCEAUX, La Schubertiade, le 8 décembre 2018. Quatuor Modigliani : Schubert, Mozart, Debussy.

COMPTE RENDU, concert. SCEAUX,
La Schubertiade, le 8 décembre
2018. Quatuor Modigliani :

Schubert, Mozart, Debussy.
De toute évidence, ce qui frappe
avant tout chez les Modigliani,
c'est la sûreté de leur
sonorité, l'ampleur du geste en
particulier défendu par le



premier violon (Amaury Coeytaux), la volonté d'unir et de
fusionner une respiration claire et nuancée qui emporte et
précise le caractère de chaque pièce. Le programme rentre bien
dans la thématique cultivée depuis sa première session par La
Schubertiade de Sceaux : piliers de la musique de chambre
(dont surtout la présence pour chaque concert du samedi, d'une
œuvre clé de Schubert) et horizon stylistique très élargi, car
passer ainsi ce 8 décembre, de Schubert à Mozart puis Debussy,
exige chez les spectateurs comme de la part des interprètes,
une capacité de concentration égale et même progressive, à
mesure que l'on passe d'une écriture à l'autre.

Schubert d'abord, incontournable en raison du titre même de la
saison musicale à Sceaux : rien n'atteint l'appel à la
mystérieuse mélancolie que l'écriture schubertienne... Plutôt
passionné, le Quartettsatz D 703 de 1820 est un mouvement de
quatuor, sans suite, mais son intensité justifie amplement
qu'il soit joué en ouverture du concert : comme un portique

d'une rare activité ; les Modigliani, porté par l'activité mélodique incessante du premier violon, en expriment et l'urgence et la détermination.

Quoiqu'on en dise, à chaque audition de l'une de ses oeuvres, Mozart saisit par sa profondeur et sa sincérité. Il est classique et déjà ...romantique. **Le quatuor K 465 « les dissonances »** de 1785 dépasse largement le cadre de son époque, celui du néoclaccisme, des Lumières, à quelques mois de la Révolution française. La liberté du geste, la fougue cependant millimétrée que les Modigliani savent cultiver à travers ses 4 mouvements en disent long sur l'imagination et l'ambition de l'écriture. Mozart plus sûr que jamais, et visionnaire, n'a rien laissé au hasard, surtout pas à l'erreur, comme cela fut avancé par un critique mal intentionné : aucune dissonance en réalité. Ce n'est pas parce que le manuscrit comporte des ratures (si rares dans le catalogue de Mozart) qu'elles indiquent une faiblesse dans l'inspiration. Bien au contraire. Les instrumentistes, précis, fougueux, mais toujours souples, dès le début conçu comme une marche funèbre voire lugubre, s'accordent en nuances ténues : délivrant immédiatement cette élégance viennoise, ce ton de légèreté profonde, soucieux de clarté comme d'articulation, en particulier dans le jeu des dialogues entre le violon I et l'alto... L'Andante cantabile foudroie par sa gravité noire, une sorte de suspension tragique qui redouble de pudeur, comme l'expression d'une intériorité secrète. Contrastant avec ce qui précède, le Menuetto (allegro) affirme une belle élasticité rythmique grâce à un jeu à la fois enjoué et vif. Enfin le dernier Allegro (molto) confirme l'extrême agilité du violon I, sa volubilité toujours musicale qui entraîne ses partenaires, ... le sourire du violon II, la carrure du violoncelle.

Après le court entracte, place à la pièce maîtresse selon nous. Celle que nous attendons. L'œuvre pour laquelle nous nous sommes déplacés et qui s'inscrit opportunément dans le

cycle des célébrations du **centenaire Debussy 2018 : le seul Quatuor de l'auteur** de Pelléas, une partition de jeunesse, conçue en sol mineur et datée de 1892. Debussy y fait la synthèse à son époque des recherches les plus avancées en matière d'écriture (comme le principe cyclique cher à Franck) mais c'est une offrande première, assujettie à sa passionnante et puissante personnalité, en particulier dans la conception de l'architecture harmonique. Inclassable, porteur et défricheur d'horizons nouveaux, l'unique Quatuor de Debussy offre une traversée sertie de surprenants passages, une constellation de rythmes changeants, un caractère continûment sinueux et mouvant où se love comme une ondulation toujours présente et structurante, l'expression renouvelée d'une sensualité souvent irrésistible voire enivrante qui ne cesse de modifier sa forme au cours des quatre mouvements. Ainsi les Modigliani soulignent la volupté naturelle du premier « Animé et très décidé » / telle une danse libérée, à l'énoncé très inventif ; l'acuité superactive des pizz du second mouvement (« Assez vif et bien rythmé », aux effets décuplés d'une guitare ou d'une harpe) ; la qualité introspective de l'Andantino, entre retenue sensuelle et tristesse simple, avec en fin d'épisode, une exceptionnelle qualité pudique, à la fois allusive et mystérieuse. Là encore le sens des nuances saisit, rappelant désormais tout ce en quoi la partition de 1892, annonce dans climats et articulation du flux musical et mélodique, l'envoûtement futur de son... lui aussi unique, opéra : Pelléas (1902, soit 20 années plus tard). Enfin le dernier et quatrième mouvement ne cesse de captiver par son allant irrépessible, avec cette notation qui n'appartient qu'à la pensée d'un Debussy très amateur de poésie : « très modéré puis très mouvementé et avec passion » ; le tissu harmonique se densifie, s'exalte en particulier par la voix de l'alto et du violoncelle. Debussy semble y peindre une traversée hallucinée à la manière de la Nuit transfigurée de Schoenberg, en un souffle à la fois désespérée et éperdu, puis tout s'allège et s'éclaircit comme une flamme qui s'élève. De toute évidence, Debussy s'affirme dans son Quatuor avec une maîtrise

et une sûreté, une ivresse sonore que les quatre cordes du Quatuor Modigliani abordent avec caractère, énergie, passion et volupté. Passionnant. Encore une session de chambrisme exalté et subtil à Sceaux. De surcroît dans l'Hôtel de ville : une occasion exemplaire de permettre aux citoyens de s'approprier un lieu public, ailleurs, froid et distant. C'est à Sceaux, un samedi par mois, à 17h, et nul par ailleurs. [Lire ici toute la programmation de La Schubertiade de Sceaux, saison 1 : 2018 – 2019.](#)



COMPTE-RENDU, concert. SCEAUX, La Schubertiade, le 8 décembre 2018. Quatuor Modigliani : Schubert, Mozart, Debussy. Illustrations : © Perceval Gilles / La Schubertiade de Sceaux 2018

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, le 12 janv 2019. Prokofiev, Korngold, Stravinsky. Les Dissonances / David Grimal

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 12 janvier 2019. Prokofiev, Korngold, Stravinsky. Les Dissonances / David Grimal. Avant la Philharmonie de Paris, puis Le Havre (Le Volcan), l'Opéra de



Dijon offre à son public ce nouveau programme des **Dissonances**, avec **David Grimal** comme démiurge et soliste du concerto de Korngold. Celui-ci est précédé par la suite op 33 bis de l'Amour des trois oranges, de Prokofiev (1925) et sera suivi

de la troisième suite de l'Oiseau de feu, de Stravinsky. Quand les Dissonances se concentraient sur des œuvres de Mozart, on était admiratif, à juste titre. Le fait de confier la direction au violon solo, ou d'en faire l'économie, s'inscrivait dans une sorte de retour aux sources. Lorsque les musiciens de David Grimal se sont approprié le répertoire romantique, de Beethoven à Brahms, l'exploit musical et technique fut salué à sa juste valeur. Mais quand ce furent Schönberg, Berg, ou maintenant Prokofiev et Stravinsky, cela relève du miracle. Comment une formation aussi nombreuse, dont les pupitres sont souvent divisés, peut-elle concilier une telle cohésion, la précision des attaques, un équilibre souverain sans l'activité d'un chef ? Le travail de chacun, individuellement et par pupitres, l'appropriation par tous de la totalité des parties, pour mieux assumer sa responsabilité au sein de la formation forcent l'admiration.

Un miracle recommencé



La célébrissime et redoutable suite de l'Amour des trois

oranges rejoint quand elle ne surpasse pas les interprétations les plus célèbres. La précision, la puissance, la transparence comme les couleurs, c'est un bonheur constant. Chaque pupitre se révèle au sommet de l'engagement et de l'expression la plus juste, soulignant la magie de chacune des pages. La merveilleuse orchestration est servie avec séduction comme avec frénésie. « Le Prince et la Princesse », numéro chargé de tendresse, de lyrisme, est joué par des chambristes de haut vol, quasi ravéliens. « La faute », conclusive est endiablée à souhait. Quelle jouissance sonore, physique ! On attend l'enregistrement.

Après la métrique et le motorisme de Prokofiev, David Grimal nous entraîne aux antipodes. Le concerto de Korngold, malgré Heifetz, son créateur, ne s'est pas encore imposé au répertoire. A la fois original, par son organisation, comme par son caractère, son lyrisme peut paraître un peu désuet, à fleur d'oreille, qui ne renie pas ses attaches à la musique de film, du technicolor, en relief, sur l'écran le plus large. C'est la réponse hollywoodienne, ô combien séduisante, aux détracteurs du bon vieux tonal, qui démontre ainsi qu'en 1945, il n'a pas encore épuisé toutes ses ressources. Sans épanchement excessif, le moderato mobile, introduit avec lyrisme par le soliste, se développe pour notre plaisir jusqu'à une brève cadence, diabolique, à laquelle Heifetz ne doit pas être étranger. Cela respire la liberté, avec une élégance naturelle. La romance centrale, chargée de poésie, avec les nuances les plus ténues de vents, mérite à elle seule d'être davantage connue. Quant à l'allegro vivace jubilatoire, cocasse comme endiablé, sur lequel se ferme ce grand concerto, son tour populaire permet au soliste de déployer la panoplie la plus virtuose de son savoir-faire. En ces temps moroses, quel bonheur rafraîchissant !

Le public, n'en doutons pas, était avant tout venu écouter la troisième suite de l'Oiseau de feu de Stravinsky, sur laquelle s'achève le concert. Pour l'essentiel semblable à la deuxième

suite (de 1919), la révision y intègre trois pantomimes, encadrant un pas de deux (l'oiseau de feu et le tsarévitch Ivan) et un scherzo (danse des princesses). Dès l'introduction, retenue, du pianissimo des basses caressantes, avec sourdines, transparent, d'une douceur singulière, on croit redécouvrir l'œuvre et sa féerie mystérieuse. L'oiseau de feu, sa danse et ses variations, enchaînés forte, tous les accents comme la fluidité sont bien là, subtils, colorés et lumineux. L'excellence orchestrale est

confirmée. Le plaisir à jouer des musiciens est contagieux. L'attention est toujours sollicitée par les modelés, les phrasés, exemplaires. Tout respire. Les mots manquent pour décrire la danse infernale, animée, puissante, merveilleuse au sens littéral. Les changements de tempo sont assurés de façon magistrale, malgré l'absence de direction. Il faudrait tout souligner, de l'envoûtement des quatre cors à la conduite des progressions. David Grimal, toujours généreux, simple, vrai (il a repris son pupitre de premier violon solo), est un musicien et un homme d'exception, capable de soulever les montagnes, de dompter les forces les plus puissantes comme de nous chuchoter la phrase la plus pure, la plus ténue. Un magicien. La salle lui fait un triomphe ainsi qu'à tous les musiciens des Dissonances.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 12 janvier 2019. Prokofiev, Korngold, Stravinsky. Les Dissonances / David Grimal. Crédit photographique © DR / © G Abegg, Opéra de Dijon

2019